

Oraison



Un bonheur d'enfer !

1. La paix de Dieu remplissait tellement le fond de l'âme de la Mère Fournier, que rien n'était capable de la troubler. Elle voyait toutes choses avec les mêmes yeux que les bienheureux les voient : ils connaissent les péchés que les hommes ont commis et ceux qu'ils commettront, mais ils ne s'en affligent point, cette joie souveraine dont ils jouissent, cette soumission parfaite, cette perte d'eux-mêmes en Dieu les établissant dans une paix profonde, une paix éternelle, une paix qui ne peut être altérée. Ainsi la Mère Fournier qui n'était plus de la terre et qui semblait être déjà passée dans la condition des bienheureux, voyait tout ce qui arrive dans le monde

sans en être troublée ; elle faisait à la vérité tout ce qu'elle pouvait pour empêcher le mal, mais sans inquiétude ; il lui suffisait que Dieu, infiniment élevé au-dessus des mépris des hommes, soit lui-même sa gloire et sa félicité éternelle. « Quelques péchés qui se commettent, je n'en ai, disait-elle, aucune impatience ; je fais ce que je puis pour empêcher le mal, mais quand tout le monde se renverserait, je serais toujours inébranlable dans une profonde paix et une parfaite tranquillité. »

2. La Mère Fournier se serait précipitée avec une ardeur incroyable dans le fond des enfers, si elle eût crû procurer un peu de gloire à Dieu, et que ç'eût été son bon plaisir. « Je ne crains point, disait-elle, d'être damnée ; s'il me vient quelquefois en l'esprit [de me demander] si je ne suis point une réprouvée, je ne m'en mets ni ne puis m'en mettre en peine, ni d'aucune autre chose, car je ne désire point le paradis, ni je n'appréhende point l'enfer. Il me suffit que Dieu soit Dieu, c'est-à-dire tout ce qui est et qui ne se peut dire. »

3. [...] « Quand je désire ou quand je demande quelque faveur à Dieu, disait-elle, il me semble que c'est pour une étrangère, n'ayant aucune vue de moi, mais regardant seulement les intérêts de Dieu, et quand je pense aux miens, cela m'est pénible.

4. Je m'estimerai très heureuse d'être enfoncée dans les enfers et d'y endurer moi seule tous les tourments des réprouvés, afin qu'ils fussent tous capables de l'aimer. Quand j'endurerais pour le bien de Dieu des tourments éternels, cela ne mériterait pas la peine d'y penser. Oui, d'un grand cœur, je voudrais souffrir toutes les peines de l'enfer, et que tous les accablements de

la colère de Dieu vinsent fondre sur moi, afin qu'ils fussent tous capables de l'aimer : alors le feu de l'enfer me servirait de matière pour aimer Dieu, et au milieu de tous ces tourments, je serais aussi contente comme si je jouissais de la gloire du paradis, parce que le seul plaisir de Dieu est ce qui fait et ce qui fera éternellement ma félicité.»

La Vie de la Mère Françoise Fournier, Paris, 1685, p. 14-22

L'AUTEUR Françoise Fournier est née en 1591 au Lude dans une pieuse famille angevine. Son père exerçait la médecine, et ses deux frères seront religieux, l'un capucin, l'autre chanoine régulier, celui-ci devenant l'un de ses directeurs. Dès sa petite enfance, elle veut se consacrer à Dieu et vit dans une incroyable austérité. Cette vocation très précoce n'aboutira cependant qu'à 34 ans avec son entrée chez les Ursulines d'Angers, de fondation récente, où elle remplira différentes charges durant un demi-siècle jusqu'à sa mort en odeur de sainteté en 1675.

LE TEXTE *La Vie de la Mère Françoise Fournier*, rassemble, à l'initiative de l'évêque d'Angers qui fut l'un de ses directeurs, en moins de 200 toute petites pages, quelques uns de ses rares écrits, ainsi que de ses entretiens avec ses sœurs et ses confesseurs, en même temps que leurs témoignages sur sa sainteté. L'échantillon que nous transcrivons ici fera remarquer une expérience mystique digne de ses contemporaines et consœurs Marie de l'Incarnation (avec laquelle elle correspondait ; cf. Oraison n° 21) ou Catherine Ranquet. Ces quelques pages fort peu connues sont un témoignage de plus de l'intensité spirituelle de la première génération des ursulines françaises, grandes éducatrices des femmes au siècle de Louis XIV.

§ 1. Le péché n'est un problème que pour le pécheur ; Dieu et les saints étant totalement occupés à aimer, ils ne regrettent ni ne réclament rien. Ou plutôt, ils ne regretteront jamais que le malheur des pécheurs, mais sans aucun retour sur eux-mêmes, car dès que le pécheur a péché, ils se précipitent pour redonner par miséricorde ce qui n'a pas été accepté de leur premier amour. Jésus sur la croix ne regrettait rien, il donnait tout, et ses amis de même : « *quand tout le monde se renverserait, je serais toujours inébranlable dans une profonde paix et une parfaite tranquillité.* »

§ 2. L'enfer n'existe que pour ceux qui sont dedans, c'est-à-dire ceux qui sont sans amour. Mais à supposer que l'on aille en enfer par amour des damnés, on y serait parfaitement heureux. C'est ce que vivait Jésus sur la croix, et c'est ce que vivent ceux qui lui sont unis, comme Françoise. Il y a là l'une de ces « suppositions impossibles » qu'aimaient les mystiques contemporains de Françoise, ce que l'on a parfois confondu avec une indifférence au salut, que l'on a accusée de quiétisme. Remarquons que si, de François de Sales à Fénelon, tous dénoncent toute prétention à « mériter » quoi que ce soit dans la vie chrétienne, Françoise semble l'une des rares à se porter volontaire pour aller en enfer (ou, un peu plus loin, au purgatoire) !

§ 3-4. Le même oubli de soi préside aux demandes de Françoise dans la prière, et finit de placer le bonheur dans « *le seul plaisir de Dieu* », même en enfer ; si bien qu'aller en enfer par amour (ce qui est une « supposition impossible ») et y éprouver « *tous les accablements de la colère de Dieu* », ajouterait encore du bonheur au bonheur d'aimer Dieu ! En réalité, au-delà de ces paradoxes, Françoise simplifie prodigieusement la question de la communion des saints, et de notre participation au salut de nos frères par notre union à Dieu.



CATHERINE RANQUET : Lettres à ses directeurs

Lettre de fin 1645 au Père Balthazar de Bus (suite)

Lorsque j'ai quelque liberté pour jouir de la présence de Dieu, c'est d'ordinaire dans un grand silence, parce que tout ce que je puis dire ne se rapporte pas bien à mon cœur ; lequel enfin, après s'être fort examiné et pressé pour se déclarer, trouve que son grand, unique et ardent désir est de n'être plus soi-même pour être perdu en Dieu ; et il ne voudrait plus que si bien lui céder, que cette heureuse perte s'en ensuivit bientôt. Je pense que c'est pour cela qu'il soupire après les humiliations, mépris et rebuts, jusqu'à vouloir être soûlé d'opprobres, et il n'aspire qu'au parfait abandonnement des créatures. Lesquelles, si je ne sais les quitter, je suis bien aise qu'elles me quittent et me délaissent en tout point.

Souvent, dans les récréations et divertissements extraordinaires¹, je me trouve tout à fait possédée par Dieu, et très sensiblement unie à lui, mais si doucement et gaiement que personne n'y peut rien connaître. Et si je suis à l'oraison, un néant me divertit, m'éloigne et me sépare de Dieu : le moindre atome des petites affaires que j'ai ou que l'on me communique, est capable de m'occuper tout ce temps là ; ou bien mon esprit est si fort égaré que je ne puis le ravoïr. Ne faut-il pas croire que je suis bien superbe², quoique je ne trouve rien en moi qui ne m'abaisse, puisque Dieu me fait la guerre avec de telles armes ?

Toutefois, sa bonté infinie ne laisse pas de me visiter souvent, lorsque j'y pense le moins, accoisant mes puissances³ et attachant ce misérable esprit aux sacrées leçons qu'Il me fait, si bien qu'il me semble que cette adorable Sagesse se plaît tantôt à me ravalier et anéantir jusqu'au profond de la misère, me donnant en proie aux moucherons et sauterelles, tantôt à me rehausser en m'unissant à soi.

Pendant, je vois, mon uniquement cher Père, que vous craignez avec beaucoup de raison que je me sépare de Lui, et que je prenne mon repos hors de Lui. Vraiment, si vous trouvez du désordre en cette inquiétude que j'ai témoignée et en l'agrément⁴ que j'ai fait de votre conduite, je trouve ensuite que je tiens à beaucoup d'autres choses, lesquelles, quoique saintes et correspondantes, et même importantes à la gloire de Dieu, ne sont toutefois pas Dieu. Et si sa Providence faisait périr toutes ces choses-là, j'avoue que j'en recevrais de l'affliction. Il faut donc que je confesse que je suis bien plus attachée au monde que je ne croyais. Qui eût pensé que ces choses qui semblent si éloignées, nous eussent séparées du Créateur ? Ô Dieu, mon incomparable Père, que vos enseignements sont sublimes et rares ! Mon pauvre esprit n'y peut atteindre, toutefois vous l'en pouvez rendre capable. Ô combien je suis éloignée du parfait Amour ! Mais quelles sont les appartenances de la grâce essentielle et nécessaire qu'il faut seulement que je me réserve ? Jamais je n'avais ouï parler de la sorte ; c'est une docte leçon pour une ignorante, mais qui espère devenir savante,

1. Au sens d'*exceptionnel*. 2. Au sens d'*orgueilleuse*.

3. Accoisant mes puissances = *apaisant mon esprit*.. 4. Au sens d'*acceptation*.

sous un tel Maître : la confiance que j'ai en lui étant toute parfaite me fait désirer d'en être maîtrisé fort absolument. C'est ce que je lui demande avec ardeur, et bien que Dieu mette une distance si éloignée de son indigne écolière, il ne sera pas malaisé pourtant de maintenir notre commerce s'il vous plaît⁶.

Lettre du 14 juin 1646 au Père Balthazar de Bus

Mon Révérend Père,

Il y a déjà quelque temps qu'il me semble que je me glorifie dans mes infirmités ; je veux dire que l'extrême misère, impuissance et faiblesse dont je suis convaincue à tous moments, me contraint par une agréable violence de sortir de moi-même pour reprendre ma joie et mon repos en Dieu. Je me dépouille donc de ce malheureux et intolérable moi-même, pour me revêtir de la divine Bonté, dans laquelle je demeure en toute assurance. Or, comme je suis combattue de cet ennemi si fréquemment, aussi suis-je contrainte de retourner perpétuellement dans ce sacré séjour où mon âme possède une paix et consolation ineffable. Ainsi mon supplice est la source de ma félicité, et je me glorifie dans mon infirmité. J'ai parfois des réflexions sur cet état, même à l'oraison, quoique sans dessein, et je suis étonnée que cette distraction ne me divertit point. Au contraire, quand je le regarde, ce doux état, il me recueille, et lorsque j'en parle à moi-même, j'en reste toute parfumée de suavité et de paix.

Vous dirai-je davantage, mon très cher Père ? C'est que j'ai du plaisir à vous en parler, et à vous ouvrir mon cœur, et pourtant je ne pense pas que ce plaisir soit criminel, à cause de la paix et liberté d'esprit en laquelle il me laisse. C'est là mon sentiment que je propose volontiers à votre Révérence aussi bien que tout le reste, afin de le faire passer par son examen et censure.

Je trouve que mon âme devient trop délicate et tendre : souvent, lorsque j'entends prononcer le nom de Dieu ou celui de son Fils Homme-Dieu ou que je les prononce moi-même, il se fait subitement en moi un mouvement et attendrissement sensible qui est tout contraire à mon naturel froid et endurci, et cette faiblesse me donne de la peine, craignant qu'il ne paraisse en l'extérieur. Mon simple et innocent langage nouveau⁷ que vous entendez bien, mon très cher Père, m'est toujours familier et très avantageux.

(à suivre)

6. Ce dernier paragraphe semble faire allusion à une lettre mal comprise du P. de Bus, aujourd'hui perdue. La transcription manuscrite des archives de Grenoble achève celle-ci à partir de « avec ardeur », en ajoutant les lignes suivantes, provenant peut-être d'une autre lettre : *Je trouve avoir demeuré près de trois ans en cet état de soustraction qui changea l'an 1645, en mai, comme je l'ai marqué à votre Révérence, au papier que je joignis à ma dernière lettre du mois de juillet ; or, en ce temps-là, mon oraison commença à être dans le calme que j'ai dit au commencement, car auparavant je n'avais pas senti cette sorte de paix, et de cela il n'y a guère plus d'un an.*

7. Sans doute fait-elle allusion à la simplification intérieure qu'elle expose dans la seconde lettre au P. Morel (cf. Oraison n° 303), et qui fait que toute sa prière se résume dans le mot *Père*.